

Veine de jeunesse

Marc D'Angelo

Veine de jeunesse

© *Marc D'Angelo, 2018*

A mes parents, à mes frères,
à Pierre, Sylvie et Brigitte

Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; lorsque je suis devenu homme, j'ai laissé là ce qui était de l'enfant.

Paul, I. Corinthiens 13, 9–11

I.

Nous savons que rien n'est gouverné par le hasard et que tous les phénomènes obéissent aux lois de causalité et de finalité, non pas seulement ceux dont nous observons le cours en dehors de nous-mêmes ou bien ceux sur lesquels nous n'avons aucune prise même s'ils nous concernent, mais aussi ceux qui sont de notre propre fait. Quelque chose a dû se produire, d'une manière ou d'une autre, dans un temps plus lointain que celui de l'enfance, pour que je sois exposé à l'impact de la discorde et plongé dans la frustration vis-à-vis de mes besoins élémentaires. Dieu merci, ma condition se trouve agrémentée de faveurs solaires et maritimes comme autant de cachets commémorateurs d'un paradis perdu. D'un côté, le destin m'impose de vivre au soleil et près de la mer, dans des conditions idéales du point de vue météorologique, de l'autre mon éducation ne me conduit pas à identifier dans l'astre-roi le Père de la vie et de faire mes dévotions à la Mère divine à travers la Nature universelle. Avant donc d'acquérir le savoir qui permet au Disciple d'y voir plus clair dans cette grande aventure de la vie où la lumière le dispute aux ténèbres et, par sa victoire perpétuelle, rend le monde possible et heureux, avant de recevoir les connaissances qui donnent à l'Homme la force et les

moyens de briser ses chaînes, je dois traverser les affres de l'ignorance. Loin de moi de pouvoir dire, à cette époque : "J'admets le bien-fondé d'un drame dont l'argument se déroule sur le plan interne aussi bien qu'externe ; je me résigne à accepter une nécessité supérieure." Je tiendrai plus tard ce langage de sagesse, auquel j'ajouterai : "Par le pouvoir de mon imagination et la ferveur de mon sentiment, je donne un tour nouveau à toute forme du passé ; par ma foi et mon espérance, je fais du futur un modèle de candeur selon les exigences célestes et les circonstances d'ici-bas." Et chaque lecteur, à sa manière, me confirmera dans ma résolution.

Lorsque je voyais le soleil se lever sur la mer, depuis la terrasse du cinquième et dernier étage d'un immeuble sur les hauteurs de Beausoleil, entre ma quinzième et ma dix-huitième année, je n'avais pas conscience du privilège que constituaient ces conditions qui m'ont fait souvent défaut, au gré d'une existence chaotique. Je ne me tournais pas vers l'Orient dans un esprit de recueillement et avec enthousiasme ; la Nature, dans sa magnificence, ne m'inspirait pas l'attention et le ravissement qu'elle suscite chez ceux qui la reconnaissent et la perçoivent comme une révélation des desseins du Créateur. Personne ne m'avait parlé en termes instructifs de cette lumière dont jouissent les habitants de la Côte d'Azur, et je n'avais pas reçu de tuteur qui fût apte à stipuler, devant la perplexité du garçon

dont les yeux s'ouvraient sur cette évidence éblouissante qui l'entourait de toutes parts : "C'est ainsi que Dieu nous montre le chemin". Les prodigieuses combinaisons du Feu, de l'Air, de l'Eau et de la Terre sont ternies par l'indigence spirituelle de l'environnement social et familial, et les douces faveurs du climat s'accompagnent de navrantes lacunes dans la communication : chaque mot ou presque que les adultes me donnent à entendre implique un asservissement au génotype et à l'enchaînement des contingences, et les contentieux sont tus, les émotions reléguées au chapitre du silence.

La séparation du couple parental appose sur mon sort le sceau d'un secret qui pèsera comme le couvercle d'un ciel trop bas, trop lourd et trop noir. Une poignée de mots très simples – et j'étais crucifié sur la croix du divorce : "Ne le dis pas à ton frère, il est trop petit." N'étais-je pas trop petit, moi aussi, pour devenir le dépositaire de ce scoop (Papa et Maman ne vont plus vivre ensemble) dont le Frère ne recevrait le choc que dans un second temps ? On ne cesse de nous répéter qu'il n'y a que treize mois d'écart entre nos deux anniversaires, comme si cet intervalle possédait une importance obscure et impossible à conjurer, comme si les Parents se devaient d'exprimer, de la sorte, leur stupéfaction et leur accablement face aux naissances successives qui échappent à leur contrôle. Quant à notre demi-frère, d'un an mon aîné et de deux ans celui de

Patrice, il nous a été caché, puis révélé lorsque le Père, quittant le foyer dans des conditions mystérieuses, après quelques éclats de voix qui se sont égarés hors de mon souvenir, s'en est retourné vivre auprès de la femme qu'il avait quittée avant d'épouser la Mère (et qui était donc elle-même la mère du véritable aîné de notre trinitaire fratrie).

Tout en étant tenu à l'écart d'informations essentielles et privé d'explications sur la moindre chose, j'étais aussi préservé dans l'ingénuité. Quand j'entendais le *Milord* d'Edith Piaf (sur un vieux quarante-cinq tours dont on ne me disait pas par quel membre de la famille il avait été écouté auparavant), je ne soupçonnais pas de quel genre de personnage il était question. Au tout début de l'adolescence, je ne suis pas davantage averti des connotations psychédéliques de cet album dont le Père a fait l'acquisition pour son autoradio (probablement parce qu'il l'avait entendu en boîte de nuit), dont la pochette est ornée d'une femme-lion et dont plusieurs titres ont été joués, au cours d'un festival légendaire, par un groupe sous l'emprise du LSD. J'ignorais aussi que la même substance dilatait les pupilles des Beatles sur la photo intérieure de la pochette de mon premier 33 tours, et la Mère, assise à côté de moi sur le canapé du salon tandis que j'écoutais *Lucy in the Sky with Diamonds*, ne pouvait pas me renseigner. Dans un tout autre domaine, je suis resté longtemps sans savoir que les Juifs et les Arabes sont en conflit depuis les temps

bibliques, et sans même avoir entendu parler de l'Holocauste. Mes petits camarades de Saint-Roman m'apparaissent, eux aussi, comme des figures énigmatiques. D'où viennent-ils ? De quelle armée défunte, de quelle plèbe oubliée, de quel ancien cénacle ? M'ont-ils vu périr sur quelque bûcher médiéval ? M'ont-ils condamné à d'atroces sentences ? Les ai-je moi-même harcelés ou trucidés ? Avons-nous guerroyé ou festoyé de concert, dans l'une ou l'autre de nos vies antérieures ? Qu'est-ce qui nous pousse à nous retrouver dans ce quartier, cette école, ce jardin ? Sans rien deviner du mécanisme qui nous façonne au gré des existences, ils assistent à l'éclosion du futur homme-écrivain tout en distinguant, sans en avoir conscience, la silhouette floue du fantôme de celui que j'étais autrefois. Ils ont tous une lumière dans le regard, comme le signe d'une pureté de cœur et d'une aptitude au bonheur que l'écoulement des années ne démentira pas ; avec cette lumière intérieure et cet amour puéril pour ciment, ils resteront liés les uns aux autres ; ils se réunissent encore aujourd'hui pour des bacchanales et se témoignent souvent de leur affection. Lorsque nous avons ensemble entre sept et douze ans, ils entrevoyaient en moi la présence d'un logiciel de rédaction basé sur le déroulement de l'atome intime dont procède toute croissance. La construction d'un livre est un haut fait qui en impose à tous, plus exactement à ceux qui se tiennent en dehors de

l'enceinte sacrificielle où les martyrs de l'art, de la science et de la religion sont écartelés, brûlés, dépecés et empalés. Chacun respecte, qu'il se l'avoue ou non, dans la personne d'autrui si ce n'est dans la sienne propre, le ressort de la création artistique et le fondement de la vie religieuse ; nul n'ignore, au fond de lui-même, qu'un monde vide d'œuvres et privé de prières est un monde invivable.

A la fin du millénaire, pour une grande partie de la population, le culte le plus répandu se réduit à un rite sclérosé, sans gnose ni liesse, et cette morne liturgie, dégénérescence d'une cérémonie efficace et sensée, n'a d'autre effet majeur que d'endormir l'ardeur dionysiaque des ouailles en même temps que leur désir d'obtenir la connaissance ouvrant la porte du salut auquel la seule foi ne donne pas accès. Un dimanche, j'ai décidé de laisser le Frère, sans égards pour son insécurité, aller seul à la messe, où la Mère se dispense, le plus souvent, de nous faire escorte, et je suis resté, le temps que se déroule l'office, devant l'échoppe de l'épicier qui se trouvait à mi-chemin du trajet vers l'église. Cette impulsion anticléricale, nonobstant ses réels mobiles, m'amenait à poser un pied en dehors du circuit catholique où des générations se sont contentées de mettre leurs pas sans en appréhender les tenants et les aboutissants. Il me fallait en passer, comme pour un rodage en vue des futures simagrées mystiques, par cette fugue stationnaire, présage du jour qui me verra jeter

par-dessus mon épaule, comme un baluchon éculé par de fastidieux périples, toute cette vaine culture dont les suppôts nous inculquent les rudiments d'une Histoire travestie et trafiquée puisqu'elle est amputée de son code le plus indispensable : la réincarnation. Comment pourrions-nous jamais atteindre à la rive du nirvana en omettant de prendre en compte que nous n'en sommes pas à notre première croisière sur l'océan du karma ? Nos comportements d'adultes peuvent s'expliquer, jusqu'à un certain point, par les désordres ou les bénédictions de l'enfance fondatrice, mais la lueur provenant des vies antérieures doit intervenir pour éclairer l'enfance elle-même. S'il nous était accordé de nous élever par paliers jusqu'à notre identité véritable, jusqu'à notre Moi supérieur, nous nous projeterions d'une vie révolue à une autre plus lointaine, à une autre encore, et ainsi de suite, jusqu'à la racine de l'Être. En attendant de mouiller l'ancre au havre de l'hermétisme et d'avoir mon pavillon battu par les rafales de l'extase, je patauge dans une morosité où mes facultés mentales sont en berne, où les données essentielles ne me parviennent pas : cette situation deviendra source d'un fort appétit de connaissances – non pas de celles qui ne font qu'encombrer la mémoire et favoriser les projets d'ascension professionnelle, mais de celles qui nous orientent sur la voie du contact avec l'Unique et nous aident à gravir la Montagne sacrée tout en nous assurant la

mainmise, autant que faire se peut, sur les événements. Les petits soldats, les voitures miniatures, les cow-boys et les Indiens en plastique ne me sont d'aucun secours lorsque fleurit le spleen. Miné par ce que je crois être la disparition sans appel de la force motrice qui préside à toute forme de vie, réduit à l'inertie par le contrecoup des traumatismes, prostré au pied d'un mur, j'examine le papier peint comme s'il était parcouru par une bactérie impossible à déceler autrement qu'au microscope et à laquelle j'aurais pour absurde mission de donner la chasse, à l'œil nu. Un début d'hallucination survient, tandis que je cherche à forcer le décor et à m'infiltrer dans l'imperceptible degré de la réalité sous-jacente : des figures insignifiantes se chargent d'intensité ; d'ineptes tracés se transforment en statures et en physionomies ; des motifs futiles deviennent des scènes épiques ; l'espace mural, vierge de hiéroglyphe, se métamorphose en un paysage aux perspectives modulables à souhait par la puissance rétrospective de l'esprit et de l'écriture. Dans la même veine, je soumets à une incessante exégèse les étiquettes des bouteilles de soda et des paquets de bonbons, les bulles des bandes-dessinées, les légendes des dessins dans les magazines lorsque je vais chez le docteur ou chez le dentiste, comme pour en dégager un sens secret, et je fixe, jusqu'à l'autohypnose, le jeune personnage au cou ceint d'un foulard qui sert d'emblème au sel *Cérébos*, tout en restant incapable de dire ce qui l'incite à

pourchasser l'oiseau et à lui verser le contenu de sa salière sur la queue : l'idée qu'il veuille en faire son repas ne m'effleure pas, preuve, sans doute, que j'ai la fibre végétarienne. Et je me désole de n'être entré pour aucune part dans la fabrication des jouets, de n'avoir pas rédigé moi-même la liste des ingrédients des denrées qui couvrent les étagères et qui remplissent les placards ; les composants du monde moderne, parvenus jusqu'à moi par un acheminement inexpliqué, me paraissent étrangers à mon propre destin ; et je constate, avec une surprise mâtinée d'amertume, ou bien je suppose, si je n'en reçois aucun gage, qu'il y a, loin de mon quartier, toute cette activité, cette organisation, cette complexité, cette exactitude et cette vigueur, ces entreprises et ces agencements visant à l'élaboration d'innombrables produits de consommation courante. Tous les visages du réel me bouleversent, fussent-ils quelconques, parce que je les reconnais comme les rebuts d'une béatitude primordiale à laquelle ils pourraient me ramener si je savais comment m'y prendre pour regarder le monde et pour le chérir. Dans mon proche entourage, je ne perçois rien qui révèle une relation directe et déterminante avec la Chaleur et l'Intelligence partout présentes et nécessaires dans le vaste cosmos.

Je jouais près du *Trophée d'Auguste*, à La Turbie, où habitaient les Grands-Parents, sans être tenté de prêter à cette ruine un aspect différent de celui que lui ont donné les